

UN ENFANT DE LA LIBERTÉ

MARC LEVY, CE SONT DES FAITS ET DES CHIFFRES IMPRESSIONNANTS : TRADUIT EN 45 LANGUES, IL A VENDU 28 MILLIONS D'EXEMPLAIRES DE PAR LE MONDE ET SON 14^e LIVRE PARAÎT CHEZ LAFFONT. RENCONTRE AVEC UN FRANÇAIS DE NEW YORK.

PROPOS RECUEILLIS PAR *Eva Roché*





Vous êtes le romancier français le plus lu. Comment expliquez-vous votre succès ?

Je ne me le suis jamais expliqué. Je n'ai pas cherché non plus ! Disons que j'ai pris le risque de changer à chaque fois de registre et d'y prendre plaisir : espionnage, aventure, comédie romantique, roman historique, etc. Comme un cinéaste peut changer de genre tout en gardant son univers. Les points fédérateurs, c'est cela : un personnage et un univers. J'y ajoute toujours deux composantes : les voyages et des personnages ordinaires, confrontés à des situations extraordinaires.

Vous avez vous-même beaucoup voyagé...

J'ai commencé à voyager à 24 ans. Depuis toujours, je m'intéresse à la diversité culturelle et ethnique. J'aime rencontrer la pluralité du monde dans toutes ses couleurs. Un autre élément joue : je suis le descendant d'une famille persécutée, d'où mon respect pour l'étranger. Je suis expatrié et, comme tous les expatriés, je cultive en moi une complémentarité qui n'annule pas ma propre identité culturelle. Je reste Français. Si je déteste la prétention de la formule «exception culturelle française», je respecte profondément l'identité culturelle française, comme celle de chaque pays.

Vous vivez désormais à New York. Quel regard portez-vous, depuis l'Amérique, sur l'Europe ?

À l'étranger, la France me manque. Cette souffrance latente exacerbe mon amour pour mon pays. Je n'aime pas qu'on en dise du mal ! Un expatrié est toujours l'ambassadeur de son pays... J'admire profondément la France, car elle regorge de talents, de beautés et de qualités. Je regrette cette «autoflagellation narcissique» permanente – peut-être plus parisienne que française d'ailleurs. Il existe une France des régions que je visite beaucoup, que je connais bien, qui est formidable d'optimisme et de courage de vie. Je voudrais ajouter que la culture très médiatique de la détestation de l'autre est une immense erreur pour l'intégration. La société américaine, elle, a su embrasser le multiculturalisme. En plus de cinquante ans, les États-Unis sont passés d'un régime d'apartheid à l'élection d'un président noir. ↗

*Fils de résistant,
j'ai le tropisme du GI
libérant ma patrie.
Il y a aussi Kerouac,
mais surtout ma
passion du jazz.*

Votre première destination, c'est l'Amérique. Celle de Kerouac, de Sur la route, de la beat generation...

Ce territoire a nourri ma mythologie. Fils de résistant, j'ai le tropisme du GI libérant ma patrie. Dans mon monde romanesque et cinématographique, les Américains ont donné leur vie. Il y a aussi Kerouac, mais surtout ma passion du jazz. À l'adolescence, vers 15-16 ans, je me suis passionné pour l'Amérique des années 1930, l'histoire du peuple noir et les avancées des États-Unis. En Amérique, le melting-pot a créé une identité plus construite qu'en Europe, du bayou de la Louisiane au Grand Nord américain, des plaines centrales à Baltimore, jusqu'à New York, qui est presque un pays dans le pays.

Vous vibrez pour l'american dream...

Je dirais que je suis amoureux du modèle de l'american dream et que je suis marié à mon pays.

Revenons à votre dernier roman, Un sentiment plus fort que la peur : 3 femmes, sur 3 générations, 2 femmes puissantes, la grand-mère (Liliane), la petite-fille (Suzie), et une femme dévastée, la mère (Mathilde). La nécessité d'une réparation, voire d'une rédemption, semble au centre du récit. Ce sont des notions qui vous tiennent à cœur ?

Absolument. Je suis d'accord avec le terme de rédemption. Une anecdote personnelle peut en témoigner : j'ai découvert à 4 ans que ma famille était d'origine turque et que mon grand-père avait été un puissant bienfaiteur, créant à Smyrne le Grand Ascenseur, ainsi que le premier hôpital pour femmes, qui existe encore, et pour lequel il avait donné sa maison. Aujourd'hui encore, il est célébré là-bas. Je ne sais pas s'il y a une mémoire

des gènes, mais, en arrivant à Istanbul – sans connaître encore cette histoire dont ma famille parlait peu –, j'ai ressenti un vrai coup de foudre. Je me suis dit que je pourrais vivre ici, dans ces maisons posées sur le Bosphore... Quelques années plus tard, dans *L'étrange voyage de monsieur Daldry*, qui se déroule dans l'Istanbul des années 1950, j'ai tenu à aborder la question du génocide arménien. Dans *Un sentiment plus fort que la peur*, Suzie, mon héroïne, sent qu'elle doit réhabiliter sa grand-mère. En réalité – ce qu'elle ne dit pas – c'est qu'elle vit dans la douleur de la mère sacrifiée, et dans l'absolue nécessité de trouver des excuses à cette mère. D'où cette phrase-clé quand elle rencontre sa grand-mère : «Je vous pardonne le mal que vous avez fait à ma mère». Cela me renvoie à une phrase de mon père juif et résistant : «La vraie guerre, nous l'avons gagnée après». En étant capables d'aimer, de nous marier, d'avoir des enfants... Je crois beaucoup à cette transmission entre générations. On choisit : la haine ou l'amour ? Ceux qui haïssent font régresser l'humanité.

Avant d'être romancier, vous avez eu plusieurs vies – gestion et informatique, société spécialisée dans les images de synthèse, cabinet d'architecture de bureaux –, et, soudain un premier roman, Et si c'était vrai... ? Quel a été le déclic ?

J'ai écrit à 35 ans un livre que pourrait lire mon fils quand il aurait 35 ans. Comme un pied de nez au temps... Puis tout s'est enchaîné. Ma sœur m'a convaincu de l'envoyer à un éditeur, qui l'a tout de suite publié... C'est l'adaptation au cinéma par Spielberg, qui a créé cet engouement pour le livre.

Si vous deviez retenir un livre, un seul ?

Sans hésiter, *Clair de femme*, de Romain Gary. À chaque fois que j'ai douté de la beauté de l'humain, il m'a réconcilié avec la vie.

Succès littéraire, mariage heureux, enfants, argent... Que reste-t-il à désirer quand on a tout ?

Si on considère que rien n'est acquis, l'appétit reste le même. Chaque jour il faut re-séduire sa femme. J'ai connu la solitude, longtemps. Je sais qu'on peut tout perdre. L'amour du métier, c'est apprendre à écrire, de livre en livre. On ne domine jamais son métier, l'amour est intarissable. Quant au reste... j'ai connu la faim. Depuis, je sais qu'on est propriétaire de rien, juste locataire. De la vie, et de ce que vous aimez. |

UN SENTIMENT PLUS FORT QUE LA PEUR www.laffont.fr

En quelques dates

1961 Naissance à Boulogne-Billancourt.

1983 Création de Logitec (informatique).

1991 Création d'Eurythmic Cloiselec, cabinet d'architecture de bureaux.

1999 Installation à Londres.

2000 Parution en France de *Et si c'était vrai...*

2005 Spielberg produit le long-métrage *Just Like Heaven*, réalisé par Mark Waters.

Key dates. **1961** Born in Boulogne-Billancourt (near Paris). **1983** Co-founds IT company. **1991** Co-founds office design company. **1999** Moves to London. **2000** Publishes *If Only It Were True*. **2005**. Spielberg produces his movie based on the novel, *Just Like Heaven*, directed by Mark Waters.

